

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 13 août 1777

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 13 août 1777, 1777-08-13

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/690>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitJe commence ma lettre par des vers de Chaulieu...

RésuméCitation de Chaulieu sur la vieillesse. [Joseph II] a évité Volt., pour obéir à sa mère. Son bon fonds, son précepteur Batthyani. Référence à Hélvétius et à De l'Esprit. Tout est déterminé dans l'univers. Pense comme le public que les Anglais ont commis de nombreuses fautes (Gages, Carletin, Burgoyne). Ses prédictions (Cicéron) pour 1778 : indépendance américaine, retour du Canada à la France. Grimm à Stockholm.

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire77.29

Identifiant889

NumPappas1628

Présentation

Sous-titre1628

Date1777-08-13

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilhaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilhaud (IMJ-PRG).

Editeur de la ficheIrène Passeron & Alexandre Guilhaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettreNon renseigné
Publication de la lettrePreuss XXV, n° 188, p. 81-84
Lieu d'expéditionPotsdam
DestinataireD'Alembert
Lieu de destinationParis
Contexte géographiqueParis

Information générales

LangueFrançais
Sourceimpr.
Localisation du documentNon renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/RemarquesNon renseigné
Auteur(s) de l'analyseNon renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

AVEC D'ALEMBERT.

81

que le gouvernement anglais n'a pas écoutées. Il s'acharne à cette guerre d'Amérique, qui ne lui réussira pas, et nous a donné le temps de mettre notre marine en état de résister à la sienne. Ces dernières nouvelles qu'on a reçues n'annoncent pas une campagne brillante de la part des Anglais. Je désirerais bien de savoir, s'il n'y a point d'indiscrétion à faire de pareilles questions à V. M., ce qu'elle pense de cette guerre, de la conduite politique et militaire des Anglais, et des manœuvres de Washington; je voudrais pas lui demander son avis, si je n'étais bien sûr qu'en une phrase elle m'en dira plus que d'autres ne feraient en un volume. La netteté, la brièveté, la précision, caractérisent tous ses jugements politiques, militaires et littéraires, et l'avocat vénitien qui dirait comme à ses juges : *È sempre bene.* Mais il me semble que ce même avocat, s'il lisait cette longue lettre, me dirait, à moi, de me taire et de respecter les moments précieux de V. M. Je finis donc, en la priant d'agréer avec sa bonté ordinaire la haute vénération avec laquelle je serai jusqu'à la fin de ma vie, etc.

188. A D'ALEMBERT.

Le 13 août 1777.

Je commence ma lettre par des vers de Chaulieu^a qui sont une leçon pour les vieillards de notre âge :

Ainsi, sans chagrins, sans noircceurs,
De la fin de mes jours poison lent et funeste.
Je sème encor de quelques fleurs
Le peu de chemin qui me reste.

En pensant ainsi, les nuages de l'esprit se dissipent, et une douce tranquillité succède aux agitations qui nous troublent. Ce

^a Chaulieu dit dans son *Epître à M. le chevalier de Bouillon* (1713):

Ami, voilà comment, sans chagrin, sans noircceurs,
De la fin de nos jours poison lent et funeste, etc.
Voyez L. XX, p. 72 de notre édition.

n'est pas à moi à prêcher les sages, c'est un poète philosophie qui leur parle. J'apprends que le comte de Falkenstein a vu des ports, des arsenaux, des vaisseaux, des fabriques, et qu'il n'a point vu Voltaire: ces autres choses se rencontrent partout, et il faut des siècles pour produire un Voltaire. Si j'avais été à la place de l'Empereur, je n'aurais pas passé par Ferney sans entendre le vieux patriarche, pour dire au moins que je l'ai vu et entendu. Je crois, sur certaines anecdotes qui me sont parvenues, qu'une certaine dame Thérèse, très-peu philosophie, a défendu à son fils de voir le patriarche de la tolérance. Ce que l'Empereur a de bon, il le tient de lui-même: c'est son propre fonds, c'est son caractère à lui, qui a perfectionné son éducation. Ce maréchal de Bathyanî qui l'a élevé, et que j'ai connu particulièrement, était un digne homme, et capable de donner de bons principes à un jeune prince. Je le répète encore, Hélvétius s'est trompé dans son ouvrage de *l'Esprit*. Il soutient que les hommes naissent à peu près avec les mêmes talents: cela est contredit par l'expérience.^a Les hommes portent en naissant un caractère indélébile: l'éducation peut donner des connaissances, inspirer à l'élève la honte de ses défauts: mais l'éducation ne changera jamais la nature des choses. Le fond reste, et chaque individu porte en lui les principes de ses actions. Cela doit être, parce que nous découvrons des lois éternelles: est-il donc probable, dès que quelque chose est déterminé dans l'univers, que tout ne le soit pas? Je sais que j'agite une grande question: mais en m'adressant au plus sage philosophe des Gaules, c'est à lui à la résoudre.

Vous voulez savoir ce que je pense de la conduite des Anglais?^b Tout ce qu'en pense le public: qu'ils ont péché contre la bonne foi, en ne tenant pas à leurs colonies le pacte tel qu'ils l'avaient fait avec elles: en déclarant maladroitement, et contre les règles de la prudence, la guerre à un de leurs membres, dont il ne pouvait résulter que du mal pour eux: parce qu'ils ont ignoré stupidement la force de ces colonies, et se sont imaginé

^a Voyez, t. XXIII, p. 222 et 231, et t. XXIV, p. 646, les jugements que Frédéric porte sur deux autres ouvrages d'Hélvétius.

^b Voyez t. VI, p. 113 et suivantes, et t. XXIII, p. 395.

que le général Gages pourrait les soumettre avec cinq ou six mille hommes qu'il commandait; qu'ils ont pris des troupes à leur solde, sans avoir songé aux vaisseaux qui devaient les transporter en Amérique; qu'ils ont acheté sur le marché de Londres les provisions et vivres pour cette armée qui devait combattre en Pennsylvanie; enfin il n'y a que des fautes à reprocher à ces insulaires. Pourquoi ont-ils séparé à la distance de trois cents milles le corps que Carleton commandait, et celui à la tête duquel est maintenant Burgoyne? Comment ces corps pouvaient-ils, dans cet éloignement, se porter des secours mutuels? Fallait-il encore, dans une telle situation, se brouiller de gaité de cœur avec les Russes, indisposer les Hollandais par leur insolente arrogance, et multiplier le nombre de leurs ennemis par leur mauvaise conduite? Au reste, je commence par vous déclarer que les voiles épais qui cachent l'avenir le dérobent aussi bien à mes yeux qu'à ceux des autres; mais si je voulais, à l'exemple de Cicéron,¹ prévoir ce que certaines combinaisons semblaient annoncer, je pourrais peut-être hasarder de dire qu'il paraît que les colonies se rendront indépendantes, parce que certainement cette campagne les écrasera pas; que le gouvernement des *goddam* aura de la peine à fouiller dans les bourses des particuliers pour fournir à la campagne prochaine; qu'entre ci et le printemps prochain la guerre sera déclarée entre la France et l'Angleterre; qu'on se battra dans les colonies réciproquement, et que peut-être la France pourrait se remettre en possession du Canada, si la fortune ne lui est pas trop contraire. Voilà des rêves, puisque vous en voulez; il en sera ce qu'il plaira à la fatalité, et, quoi qu'il arrive, cela ne nous empêchera pas de semer de fleurs le peu de chemin qui nous reste.

Je ne sais ce que Grimm est devenu. On dit qu'il est parti de Petersbourg avec un autre monarque qui voyage incognito; il se pourrait donc bien qu'il fût actuellement à Stockholm; je crois pourtant que vous le reverrez à Paris. Pour vous, mon cher d'Alembert, je ne sais si je vous verrai ou ne vous verrai jamais. Cela ne m'empêche pas de vous souhaiter toutes sortes

¹ Peut-être Frédéric fait-il allusion à un passage qui se trouve dans Cicéron, *De optimo genere humanae rationis*, liv. II, chap. 3.

de prospérité, un plus beau temps que celui de cet été, une douce satisfaction intérieure, et un peu de gaieté, qui est le bonheur de la vie. Sur ce, etc.

189. DE D'ALEMBERT.

Paris, 22 septembre 1777.

Sire,

En revenant de la campagne, où j'avais été passé quelques semaines pour rétablir ma santé, qui ne se rétablit guère, j'ai trouvé à Paris la nouvelle lettre dont V. M. a daigné m'honorer, et le *Réve* très-philosophique qu'elle y a joint.^a Je ne perds pas un moment pour avoir l'honneur de lui répondre sur l'un et sur l'autre objet.

Je remercie très-humblement V. M. du conseil qu'elle me donne, avec Chaulier, de semer de fleurs le peu de chemin qui me reste. Vous en parlez, Sire, bien à votre aise, couvert, comme vous l'êtes, de tous les genres de gloire, et à portée de faire tous les jours des heureux. Pour moi, qui n'ai pas ces avantages, ma triste vie ne sera plus semée que de chardons, ou tout au plus de barbeaux, comme les pièces de blé, qui se passeront bien d'eux.

J'ai été aussi surpris que V. M. du peu d'empressement que le comte de Falkenstein a témoigné pour voir le Patriarche de Ferney, et je ne doute nullement que V. M. n'ait deviné juste sur la cause de cette indifférence apparente; car je veux croire, pour l'honneur du prince, qu'elle n'est pas réelle. On est au moins bien persuadé que le conseil ne vient pas de sa sœur, qui est dit-on, remplie d'estime pour le patriarche, et qui plus d'une fois l'on a fait assurer.

Malgré la prise de Ticondéroga et les nouveaux avantages que les Anglais s'en promettent, je pense avec V. M. (dont je prends toujours les almanachs en cette matière comme en bête)

^a Voyez XXI, p. 22 et XXI, n° IV, et p. 26-27 et XXIII, p. 40.